

MÉMOIRES
DE LA SOCIÉTÉ ARCHÉOLOGIQUE
DU MIDI DE LA FRANCE



Tome LXXXIII - 2023

OUVRAGE PUBLIÉ AVEC LE CONCOURS DU CONSEIL DÉPARTEMENTAL DE LA HAUTE-GARONNE

MÉMOIRES DE LA SOCIÉTÉ ARCHÉOLOGIQUE DU MIDI DE LA FRANCE

FONDÉE EN 1831 ET RECONNUE D'UTILITÉ PUBLIQUE PAR DÉCRET DU 10 NOVEMBRE 1850



TOME LXXXIII

2023

OUVRAGE PUBLIÉ AVEC LE CONCOURS DU CONSEIL DÉPARTEMENTAL DE HAUTE-GARONNE

TOULOUSE

HÔTEL D'ASSÉZAT - Place d'Assézat - 31000 TOULOUSE

Comité de lecture et d'impression de ce volume

Quitterie CAZES, professeur d'histoire de l'art médiéval à l'Université de Toulouse - Jean-Jaurès

Jacques DUBOIS, maître de conférences d'histoire de l'art médiéval à l'Université de Toulouse - Jean-Jaurès

Pierre GARRIGOU GRANDCHAMP, docteur en histoire de l'art

Louis PEYRUSSE, maître de conférences honoraire d'histoire de l'art contemporain à l'Université de Toulouse - Jean Jaurès

Henri PRADALIER, maître de conférences honoraire d'histoire de l'art médiévale à l'Université de Toulouse - Jean Jaurès

Coordination éditoriale

Anne-Laure NAPOLÉONE et Coralie MACHABERT

Relecture, correction et harmonisation

Louis PEYRUSSE et Patrice CABAU

Illustration de couverture

Plaque-boucle cordiforme (Musée Saint-Raymond, Toulouse). *Cl. Musée Saint-Raymond.*

Abréviations

AC Archives communales (suit le nom de la commune).

AD Archives départementales (suit le nom du département).

AM Archives municipales (suit le nom de la commune).

AMM *Archéologie du Midi Médiéval.*

AN Archives nationales (Paris).

BM Bibliothèque municipale (suit le nom de la commune).

BM *Bulletin Monumental.*

BNF Bibliothèque nationale de France (Paris).

BSAMF *Bulletin de la Société Archéologique du Midi de la France.*

CAF *Congrès Archéologique de France.*

MASIBLT *Mémoire de l'Académie des Sciences, Inscriptions et Belles-Lettres de Toulouse.*

MSAMF *Mémoires de la Société Archéologique du Midi de la France.*

*Achevé d'imprimer sur les presses
de l'imprimerie Escourbiac
81304 Graulhet
octobre 2025
Dépôt légal : novembre 2025*

Mise en page
 art'air-éd.
atelier de mise en forme des livres
Pascale et Marc Balty - www.artair-edition.fr

Comité scientifique

Claude ANDRAULT-SCHMITT, professeure d'histoire de l'art médiéval à l'Université de Poitiers (CESCM)
Philippe ARAGUAS, professeur honoraire d'histoire de l'art médiéval à l'Université Michel de Montaigne Bordeaux III
Brigitte BOISSAVIT-CAMUS, professeur émérite d'archéologie et d'histoire de l'art médiéval de l'Université de Paris Nanterre
Marc BOMPAIRE, directeur de recherche au CNRS au centre de recherches Ernest-Babelon et directeur d'études à l'École pratique des hautes études
Jordi CAMPS, conservateur en chef au musée national d'art catalan (MNAC) de Barcelone
Manuel CASTIÑEIRAS, Directeur du Département d'Art et Musicologie à l'Université Autonome de Barcelone
Yves ESQUIEU, professeur émérite d'histoire de l'art médiéval à l'Université de Provence
Jean-Michel GARRIC, attaché principal de conservation du patrimoine, chef de service du Musée des Arts de la table, abbaye de Belleperche
Christian GENSBEITEL, maître de conférences en histoire de l'art médiéval à l'Université de Bordeaux 3 - Michel de Montaigne
Jean GUYON, directeur de recherche honoraire au CNRS
Étienne HAMON, professeur d'histoire de l'art médiéval à l'Université de Picardie-Jules Verne, TRAME
Andreas HARTMANN-VIRNICH, professeur en archéologie médiévale à l'Université d'Aix-Marseille, CNRS, LA3M, UMR 7298
Alexia LEBEURRE, maître de conférences en histoire et histoire de l'art moderne et contemporain à l'Université de Bordeaux-Montaigne
Patrick LE ROUX, professeur émérite d'histoire antique à l'Université de Paris XIII
Émilie D'ORGEIX, directrice d'études EPHE
Daniel PARENT, archéologue du bâti à l'Inrap Auvergne – Rhône-Alpes
Patrick PÉRIN, conservateur général honoraire du Patrimoine, Directeur honoraire du musée d'archéologie nationale et du Domaine du château de Saint-Germain-en-Laye
Philippe PLAGNIEUX, professeur d'histoire de l'art médiéval à l'Université de Franche-Comté et à l'École nationale des Chartes
François RÉCHIN, professeur en archéologie romaine et histoire ancienne à l'Université de Pau et des Pays de l'Adour
Christian RÉMY, docteur en histoire médiévale
Jérôme RUIZ, restaurateur de peintures
René SOURIAU, professeur honoraire d'histoire moderne à l'Université de Toulouse-Jean Jaurès
Jean-Louis VAYSETTES, ingénieur de recherche au SRA. d'Occitanie
François DE VERGNETTE, maître de conférences en histoire de l'art contemporain à l'université de Lyon III – Jean Moulin et membre du LARHRA – UMR 5035
Éliane VERGNOLLE, professeure honoraire d'histoire de l'art médiéval à l'Université de Besançon, vice-présidente de la Société française d'archéologie

SOCIÉTÉ ARCHÉOLOGIQUE DU MIDI DE LA FRANCE HÔTEL D'ASSÉZAT - PLACE D'ASSÉZAT - 31000 TOULOUSE

samf@societearcheologiquedumidi.fr

Fondée en 1831, la Société Archéologique du Midi de la France réunit des historiens de l'art ou archéologues qui étudient et font connaître les « monuments » du Midi de la France. Ses travaux, communications et discussions, sont publiés chaque année dans un volume de *Mémoires*.

Sa bibliothèque, qui s'enrichit annuellement et depuis un siècle et demi de plus d'une centaine d'échanges avec des institutions françaises et étrangères, est ouverte tous les mardis de 14 heures à 18 heures (sauf pendant les vacances scolaires).

Sur internet :

<http://societearcheologiquedumidi.fr/>

Une présentation de la Société, un compte rendu régulier de ses séances, des articles en ligne, une série de podcasts disponibles sur la chaîne YouTube de la Société (<https://www.youtube.com/@SocieteArcheologiqueduMidiFR>)

Pour commander les numéros anciens (40 euros + frais d'envoi), envoyez un courriel à la Société Archéologique (samf@societearcheologiquedumidi.fr), avec vos nom, prénom et adresse.

SOMMAIRE

Hommages à Jean-Luc Boudartchouk

Anne-Laure NAPOLÉONE

Introduction biographique 17

Philippe GARDES

Toulouse des origines : de la déconstruction des mythes à la révélation archéologique 23

Daniel CAZES

Jean-Luc Boudartchouk : autour de l'art wisigothique 25

Patrice CABAU

À propos des deux manuscrits « clunisiens » des œuvres de Sidoine Apollinaire 29

Laurent MACÉ

Des tours et des murs. L'emblématique de pierre des vicomtes de Murat (XIII^e siècle) 45

Anne-Laure NAPOLÉONE

La famille Balène (XIV^e et XV^e siècles) et son palais figeacois 53

Mémoires

Valérie ROUSSET et Virginie CZERNIAK

L'église Saint-Pierre et Saint-Paul de Touloungues (commune de Villeneuve-d'Aveyron) 87

Gilles SÉRAPHIN

L'église abbatiale de Conques en questions 111

Gilles SÉRAPHIN

Pestilhac et les églises romanes de la moyenne vallée du Lot. La migration d'un éventail de formes architecturales du Bordelais au Quercy occidental 143

Bernard SOURNIA

Le chantier de Sainte-Marie de Bayonne (suite et fin) 165

Coralie MACHABERT

La restructuration des musées de la ville de Toulouse, 1946-1950 195

Varia

Henri PRADALIER

Une source stylistique du Maître de Cabestany ? 219

Gilles SÉRAPHIN

Chronologie des églises à files de coupes 226

Gilles SÉRAPHIN

L'église collégiale d'Herment et l'abbatiale de Saint-Amand-de-Coly : un cousinage architectural 234

Jacques DUBOIS

L'ensemble conventuel des Augustins de Toulouse : enquête de chronologie médiévale 238

Jacques DUBOIS

La reconstruction de l'église Saint-Pierre de Moissac à la fin du Moyen Âge 245

Laurent MACÉ

Guilheume de Paris, pelletier toulousain et dévot de saint Jacques (d'après une inscription armoriée du XV^e siècle) 251

Sophie BROUQUET

Le Diable au couvent. Le monastère de Prouilhe au milieu du XV^e siècle 260

Bulletin de l'année académique 2022-2023 265

réside dans la modénature des fenêtres du chevet et des extrémités du transept. Les fenêtres limousines d'Herment, plutôt que les dispositions de Saint-Amand-de-Coly, reproduisent en effet, presque exactement, les profils rencontrés tant dans la dernière phase constructive de l'abbatiale de Souillac qu'à l'église haute de Rocamadour⁸. Dans ces édifices, le tore limousin, de section amincie, accompagne des fenêtres à double ébrasement et présente la particularité d'être souligné extérieurement par une gorge peu prononcée. Seule différence à Herment, l'arc de la baie y est légèrement brisé alors qu'il est en plein cintre dans les modèles quercinois présumés (fig. 3).

L'intérêt qu'offre ce rapprochement réside dans le fait que l'église haute de Rocamadour est assez bien datée : entre 1191 (première mention du monastère) et 1223⁹. La construction de cette église a succédé à celle de l'église basse qu'elle surmonte et qui est elle-même attribuable au dernier quart du XII^e siècle (peu avant 1183). Les estimations d'Henri Pradalier quant aux parties occidentales de Souillac, vers les débuts du XIII^e siècle¹⁰ sont en parfaite cohérence avec ces datations, de même que celles émises par Francis Salet à propos de la partie occidentale de Saint-Amand-de-Coly¹¹ (à une « date avancée du XIII^e siècle »).

En se référant à ces jalons chronologiques, l'idée que la collégiale d'Herment, en dépit de ses allures romanes, ait été entreprise après l'achèvement de Saint-Amand-de-Coly dans les premières décennies du XIII^e siècle, devient plausible. Compte tenu des dates généralement évoquées dans les historiques, l'édification de l'église auvergnate serait donc à associer soit à la date de 1190, avancée pour la dédicace de l'église à Notre-Dame, soit à la date de 1232, retenue pour la création par les chanoines de Clermont d'un Chapitre à Herment. Ces estimations reviendraient à écarter la date de 1145 à laquelle les comtes d'Auvergne auraient établi une (première ?) église au pied du château comtal, église qui était encore en projet en 1157¹². Il reste à savoir si la fondation du Chapitre a pu précéder ou a nécessairement suivi la construction de la collégiale. L'hypothèse que les constructeurs de l'édifice aient vu préalablement l'achèvement de Saint-Amand-de-Coly,

ferait plutôt pencher pour l'option la plus tardive. Une telle hypothèse ne serait pas sans incidence sur la datation des églises limousines censées avoir servi de modèle à la collégiale auvergnate.



L'ensemble conventuel des Augustins de Toulouse : enquête de chronologie médiévale

Par Jacques DUBOIS *

Bien connus du paysage toulousain par leur implantation au cœur de la ville, les Augustins sont l'un des ensembles conventuels médiévaux les mieux conservés de Toulouse, mais qui n'ont pas retenu autant l'attention des chercheurs de ces dernières années que le couvent des Dominicains. Alors que les vestiges médiévaux sont presque tout aussi importants que pour ce dernier, l'indigence bibliographique n'est pas sans étonner. Bien souvent, la construction et l'élaboration progressive du couvent n'ont fait l'objet que de quelques lignes sans véritable analyse architecturale¹. Il n'existe même aucun travail universitaire sur le sujet. La destination muséale des Augustins depuis 1795 avec les transformations radicales opérées pour accueillir le Temple des Arts dans l'église et l'École des Beaux-Arts dans l'aile est au tout début du XIX^e siècle n'y sont sans doute pas étrangères². Ce n'est seulement qu'à partir de la fin des années 1950 et durant la décennie suivante que la plupart des dégâts sont réparés par la restauration profonde et exemplaire

* Communication présentée le 22 novembre 2022, cf. *infra* « Bulletin de l'année académique 2022-2023 », p. 272-273.

1. Les écrits sont principalement le fait des anciens conservateurs du musée, en commençant par Alexandre DU MÊGE en 1836-1837 (« Monastère des ermites de Saint-Augustin de Toulouse », dans *MSAMF*, t. III, 1836-1837, p. 141-182), dont les propos se fondent pour beaucoup sur la chronique de l'ancien prieur du couvent Simplicien Saint-Martin, *Mémoires qui peuvent servir à l'Histoire du monastère de l'Ordre des Hermites du Glorieux Père Saint-Augustin de la ville de Tolose*, Toulouse, 1653. Rédigés à l'occasion des différents catalogues du musée, les propos introductifs sur le couvent sont à caractère historique et se répètent à l'envi.

2. Pour le détail des aménagements et destructions, v. *Toulouse et l'art médiéval de 1830 à 1870*, catalogue de l'exposition tenue au Musée des Augustins, Toulouse, octobre 1982-janvier 1983, imprimerie municipale, Toulouse, 1982, p. 109 ; Paul MESPLÉ, « Heurs et malheurs de l'église des Augustins », dans *Revue des Arts*, n° 2, 1952, p. 113-116. La complexité de lecture des maçonneries du mur extérieur de l'aile orientale a sans doute contribué à en rebuter l'étude.

8. G. SÉRAPHIN, « Premières croisées... ».

9. G. SÉRAPHIN, « Premières croisées... ».

10. Henri PRADALIER, « Sainte-Marie de Souillac », dans *CAF Quercy*, 1989, Paris 1993, p. 481-508.

11. F. SALET, « L'église de Saint-Amand-de-Coly »...

12. Ambroise TARDIEU, *Histoire de la ville, du pays et de la baronnie d'Herment en Auvergne*, Clermont-Ferrand, 1866. L'église aurait été fondée vers 1145 par Robert III, comte d'Auvergne. Les chanoines de Clermont y auraient fondé un Chapitre en 1232.

entreprise par l'architecte Sylvain Stym-Popper en restituant scrupuleusement les maçonneries d'après les indices archéologiques des murs.

Si l'idée, émise au XIX^e siècle, d'un couvent terminé pour la tenue du Chapitre général de l'Ordre en 1341 est aujourd'hui abandonnée, la chronologie des différents bâtiments dans le courant de la seconde moitié du XIV^e siècle n'a cependant pas été avancée précisément qu'au début des années 1990 avec le travail de Denis Milhau³. La monographie de Pierre Salies, publiée en 1980, a également fait progresser notre connaissance en la matière en indiquant de nouvelles dates repères⁴. Néanmoins, la méthode, reposant avant tout sur une exploitation rigoureuse des sources manuscrites, ne s'en tient qu'aux informations de la documentation consultée sans les confronter à l'étude stylistique et encore moins à l'analyse du bâti, approche devenue aujourd'hui incontournable pour une compréhension renouvelée d'un monument. La manière de procéder a conduit parfois Pierre Salies à des affirmations que le style de certaines parties des constructions et l'étude du bâti viennent mettre à mal.

À la suite de plusieurs campagnes d'étude du monument, dont certaines menées avec l'expertise de Bastien Lefebvre, archéologue du bâti⁵, l'évolution du chantier du couvent, la chronologie des bâtiments médiévaux et les datations des campagnes de construction sont aujourd'hui plus claires dans leurs grandes lignes.

Rappel historique

Dans une supplique d'allivrement de maisons, adressée aux capitouls, non datée, mais que plusieurs dates rappelées permettent de situer à la fin du XVII^e siècle, le syndic des religieux rappelle qu'avant son installation à l'emplacement du musée actuel, la première communauté toulousaine était installée, en 1269, *extramuros*, au

faubourg Saint-Étienne, près de la porte Matabiau « dans un lieu marécageux sur les fossés de la route d'Albi »⁶. Peu satisfaits de ce premier emplacement, les Augustins prennent possession de terrains bâtis *intramuros*, « au lieu où ils sont à présent », du consentement de Clément V d'après un bref du 8 janvier 1309 (n. st.) – le 6 des ides de janvier, 4^e année de son pontificat – remis à l'évêque de Toulouse par le provincial de l'Ordre et le prieur du couvent toulousain, qui l'examine les 28 et 29 octobre 1310⁷. Immédiatement après l'autorisation épiscopale accordée, les Augustins procédèrent à l'acquisition de maisons par remembrement ; acquisitions qui se sont poursuivies durant une grande partie du XIV^e siècle⁸. L'édification des bâtiments fut progressive avec un plan général qui prit forme assez lentement jusqu'à la fin du même siècle. Le plan réalisé par Séguenot, gravé en 1652, donne une idée de l'emprise de l'ensemble médiéval constitué, augmenté de quelques adjonctions postérieures⁹. Cependant les débuts du transfert des religieux dans la ville n'ont pas été sans heurts avec les chanoines de Saint-Étienne puisque ces derniers, mécontents de la présence des Augustins, qui leur font concurrence auprès des fidèles, ont lancé, en mai 1318, une procédure judiciaire dont le règlement du différend n'a seulement pris fin qu'en 1327 au prix – entre autres compensations pour le Chapitre cathédral – du versement – échelonné – de la somme de 3 500 livres. Cette procédure n'a pas été sans conséquence sur la conduite du chantier, comme le confirme l'étude du bâti des premiers vestiges de l'église.

L'église

Les premiers travaux sont bien connus, documentés par le testament de Jean de Mantes, maître des œuvres du roi pour la sénéchaussée de Toulouse et d'Albi, premier donateur de la communauté, qui a financé l'intégralité de la toute première campagne de l'église qui ouvre par la construction de l'ancienne chapelle Saint-Augustin, détruite au XIX^e siècle pour l'alignement de l'actuelle rue des Arts. Au moment de la rédaction du document, le 22 novembre 1316¹⁰, cette partie du chevet est déjà élevée.

3. Denis MILHAU, « Le Couvent des Augustins », dans *Journal des collections*, Musée des Augustins, n° 1, 1991. C'est avec cette référence que la proposition de chronologie est la plus avancée, mais certaines affirmations et hypothèses doivent être révisées à la lumière des résultats obtenus par l'analyse du bâti.

4. Pierre SALIES, *Les Augustins. Origine, construction et vie du grand couvent toulousain au Moyen Âge*, Toulouse, Archistra, 1980. La synthèse produite à la suite des fouilles des années 1970 au pied des murs de l'aile orientale doit cependant être signalée également (Denis MILHAU, « Découvertes archéologiques au monastère des Ermites de saint Augustin à Toulouse et données nouvelles sur l'histoire du couvent », dans *MSAMF*, t. XLI, 1977, p. 39-88).

5. Bastien Lefebvre est maître de conférences en archéologie médiévale à l'Université Jean Jaurès de Toulouse.

6. AD Haute-Garonne, 127 H 17, supplique non datée.

7. *Ibid.*

8. P. SALIES, *Les Augustins...*, p. 51-55.

9. Néanmoins, le syndic des frères rappelle, dans le document évoqué précédemment, qu'avant le grand incendie de 1463, l'enclos initial était plus vaste et a été réduit. A D Haute-Garonne, 127 H 17, supplique non datée.

10. AD Haute-Garonne, 1 E 458. Le document a été transcrit par Ch. de SAINT-MARTIN, « Testament de Jean de Medunca, maître des



FIG. 1 : CHAPELLE DU SÉPULCRE, mur sud présentant une rupture d'appareil verticale. Cl. J. Dubois.

Son chantier peut donc être situé vers 1315-1316. Comme le stipule le testament, c'est dans cette chapelle que l'officier royal avait choisi d'être inhumé avec son épouse, sépultures matérialisées par deux tombeaux à gisant déjà exécutés. Le document prévoit la poursuite des travaux par l'édification de quatre chapelles de part et d'autre, au rythme d'une par an, entièrement meublées et décorées et au vocable déjà retenu : au Sud, à la Vierge, puis à saint Louis, au Nord, à Jean-Baptiste et à saint Jacques. Le tout devait être exécuté et supervisé par les lapicides Pierre Gaillard et Jean de Lobres, ce dernier, maître des œuvres de la cathédrale¹¹. Dans l'étude que Marcel Durliat a consacrée à ce tailleur de pierre, l'historien de l'art pensait que les chapelles devaient être construites les unes à côté des autres et que le parti initial projeté avait été modifié après la mort du donateur, en arguant notamment du fait de

l'absence de chapelles dédiées à Louis et à Jacques, alors que les chapelles dédiées à la Vierge et à Jean-Baptiste ont bien été élevées après la chapelle d'axe, mais selon une disposition inversée par rapport au souhait exprimé par le testateur en 1316¹².

En réalité, l'étude du bâti de ces deux chapelles montre, contrairement à l'opinion de l'historien de l'art, que le plan échelonné actuel est bien celui qui avait été envisagé dès le début. Jusqu'à la très nette rupture de maçonnerie, tant au Nord qu'au Sud, visible au départ des murs des deux chapelles suivantes (Saint-Pierre, au Nord, et du Sépulcre au Sud (fig. 1), leurs maçonneries sont parfaitement cohérentes. Par ailleurs, leurs parements extérieurs présentent une modénature de larmiers et de contreforts unique dans le couvent. Pour les chapelles de la Vierge et de Saint-Jean-Baptiste, une datation de 1317 et début 1318 peut dès lors être proposée.

œuvres du roi de la sénéchaussée de Toulouse et d'Albi (22 novembre 1316) », dans *MSAMF*, t. XIV, 1886-1889, p. 325-352.

11. Les chanoines n'ont pas dû voir non plus d'un bon œil leur architecte travailler pour ce couvent incommode.

12. Marcel DURLIAT, « Les attributions de l'architecte à Toulouse au début du XIV^e siècle », dans *Pallas*, 1962, fasc. 2, p. 205-212.



FIG. 2 : VUE GÉNÉRALE DU MUR SUD DE L'ÉGLISE, différence de traitement des deux premières travées. Cl. J. Dubois.

La disparition des moulurations extérieures spécifiques à ces chapelles après la rupture d'appareil laisse penser à un arrêt des travaux, expliqué, à n'en pas douter, par l'opposition du Chapitre cathédral à l'implantation d'un nouveau couvent à proximité de Saint-Étienne. Le Chapitre demande, en effet, à ce que les constructions bâties soient abattues et que la communauté reste porte Matabiau¹³. Ce n'est qu'une fois le différend réglé que les travaux ont pu reprendre environ dix ans plus tard. Le vocable à saint Gratien, attesté en 1336 pour la deuxième chapelle sud – aujourd'hui du Sépulcre et qui aurait dû être dédiée à Louis – permet de situer sa construction vers 1332-1333, peut-être en même temps que les deux suivantes¹⁴ jusqu'au net coup de sabre visible sur toute la hauteur de l'élévation du mur, à proximité de la porte d'entrée de l'église depuis le cloître. Lors d'une campagne suivante, l'élévation du mur sud jusqu'à la façade semble s'être faite en une seule

intervention. En revanche, le style des chapiteaux des chapelles correspondantes permet au moins de dater la mise en œuvre des voûtes à la fin du XV^e siècle, semblable à celui des deux chapelles sud-ouest, ainsi qu'à l'ensemble des chapiteaux-frises recevant les différentes nervures de la voûte de l'église.

Côté nord, comme l'indiquent les différentes reprises d'appareil, le rythme a été bien différent puisque les chapelles ont été construites une par une¹⁵ jusqu'aux deux dernières à l'Ouest qui, elles, en revanche, ont été élevées lors d'une même campagne et à une époque postérieure au XIV^e siècle, comme le signale la typologie des remplages et des piédroits, plus simple, attribuable au siècle suivant, sans doute seconde moitié du XV^e siècle.

Si l'analyse des gouttereaux de la nef n'est pas aisée – l'étude des maçonneries des combles (des chapelles et

13. P. SALIÈS, *Les Augustins*..., p. 34.

14. Les restaurations de Stym-Popper et les clichés de restaurations pris à l'époque ne permettent pas de trancher.

15. Le rattachement des clefs de voûte des chapelles Sainte-Catherine (7^e sud), Saint-Pierre (8^e nord) et Notre-Dame de Miséricorde (6^e nord) à l'atelier du Maître de Rieux permet de confirmer une datation des chapelles orientales vers 1335-1345.

de la nef) n'en étant encore qu'à ses débuts –, plusieurs constats peuvent être néanmoins exposés. Comme pour les chapelles, les murs de l'église ont fait l'objet de plusieurs interventions successives dont la chronologie n'est pas tout à fait claire. Vu de l'extérieur, tant au Nord qu'au Sud, l'édifice présente, pour ses deux travées ouest, une esthétique et une typologie de contrefort différentes de celles retenues pour toutes les travées suivantes (fig. 2). Alors que ces dernières sont caractérisées par le chemin de ronde aménagé sur les arcs lancés entre les contreforts selon la formule de l'étréillon et de la mirande, si fréquente depuis la fin du XIII^e et le XIV^e siècle dans la région, les travées ouest n'ont pas été conçues sur ce modèle. Au-dessus des combles des chapelles, les maçonneries sont liaisonnées avec celles de la façade, mais une grande partie inférieure de celle-ci a été élevée, avec ses contreforts, au moyen de briques moins épaisses qu'au-dessus. Par contre, comme on le voit dans les combles des chapelles, les gouttereaux viennent buter sur le mur ouest à briques fines. Il faut en déduire alors qu'une partie de la façade ouest est antérieure à ces murs, alors qu'ils semblent bien contemporains de l'élévation du reste du mur pignon¹⁶.

Les travées suivantes appartiennent à une même campagne cohérente. L'étude des maçonneries des gouttereaux sous les combles des chapelles montre, côté nord, que les maçonneries biaises de l'abside sont postérieures aux murs datables des années 1310-1330¹⁷. En effet, le contrefort repose sur la voûte de la chapelle Saint-Pierre, élevée vers 1335-1345¹⁸ (fig. 3). La disposition à pans coupés ne correspond pas au projet initial, un chevet à plan rectangulaire, modifié à la fin du XV^e siècle comme l'indique la date de réalisation de sa voûte en 1495¹⁹. De même, la maçonnerie de raccordement du clocher (un contrefort), cohérente avec celle des gouttereaux semble venir s'appuyer sur celle du clocher dont l'édification, renseignée par des sources, remonte vers 1390²⁰, quand



FIG. 3 : COMBLES NORD DE L'ÉGLISE, maçonnerie du contrefort biais de l'abside plaqué sur le mur de l'église et reposant sur la voûte de la chapelle Saint-Pierre. Cl. J. Dubois.

celle du contrefort élevé à proximité de l'accès aux combles depuis la vis de la tour campanaire bute clairement sur le clocher. Il faut signaler enfin que l'ensemble des chapiteaux-frise sur lesquels reposent les nervures de la voûte appartiennent tous, par leur style, à la fin du Moyen Âge, tout comme les chapiteaux des voûtes des chapelles sud après l'accès à l'église depuis le cloître et les deux chapelles nord-ouest. Tout semble donc indiquer une campagne de construction d'ampleur vers 1485-1500 avec la mise en œuvre d'une abside pentagonale, de nouveaux gouttereaux jusqu'aux premières travées, la voûte du vaisseau et celles de plusieurs chapelles.

Comme le pensait Pierre Salies, ces travaux sont à mettre au compte de la simple poursuite d'un long chantier de l'église et non à une reconstruction due à un événement particulièrement destructeur. Si l'auteur doute fortement que l'incendie de 1463 ait pu affecter aussi durement l'église que le présente le Père Simplicien Saint-Martin près de deux siècles après l'événement²¹, en revanche, l'historien attribue

16. Il faudrait arriver à déterminer si le mur des chapelles sud de la galerie septentrionale du cloître est lui aussi contemporain de la mise en œuvre des premiers mètres de la façade et si les deux travées ouest de la nef sont antérieures ou postérieures aux travées suivantes, point encore délicat à trancher.

17. Depuis l'intérieur de l'église, les raccords des pans avec la maçonnerie du premier niveau ne sont guère heureux.

18. L'attribution de la clef de voûte à l'atelier du Maître de Rieux ou à un suiveur immédiat permet bien d'affirmer que la mise en œuvre du couvrement est bien contemporaine de l'élévation de la chapelle.

19. AD Haute-Garonne, 3 E 12002, f° 53, contrat passé entre le marchand Pierre Boysson et les maçons Martin Pujol et Pierre Arroy, le 16 (et non le 10) juin 1495.

20. P. SALIES, *Les Augustins...*, p. 93-94. La tour nécessitait déjà des réparations en mars 1394 (*ibid.*, p. 99).

21. Pour contredire la thèse du Père Simplicien Saint-Martin,

les travaux évoqués des années 1480-1490 à un achèvement de l'église, à la différence de ses prédécesseurs, qui, eux, voyaient un lien entre l'activité de construction de la fin du XV^e siècle et le grand incendie de Toulouse. La restauration importante du bâtiment aurait alors justifié une (nouvelle ?) consécration de l'église en 1504.

Comme le laisse penser un entrail placé contre le pignon de la façade, fiché dans un empochement spécialement réalisé pour recevoir son extrémité – car trop court – qui présente des traces de calcination, l'église a bien subi un dommage par le feu²². C'est, à l'évidence, un élément de charpente raccourci et remployé lors de travaux de réfection menés à la toiture. La démonstration de Pierre Salies étant plutôt convaincante, il pourrait s'agir d'un autre sinistre survenu peu après et que la mémoire collective aurait attribué à celui de 1463, *a priori* à partir du XVII^e siècle. La preuve en est fournie par l'historique du couvent rappelé par le syndic des frères dans le document déjà évoqué. Il est en effet précisé qu'après le désastre de 1463, « succéda un second accident quasi aussi grand et préjudiciable que le premier ». L'octroi d'indulgences papales en mars 1486 et décembre 1487 en faveur de la « réédification dudit couvent et réparation de la chapelle Notre-Dame-de-Pitié » se justifierait plus à ce moment-là, plutôt que pour aider à la relève des bâtiments 23 ans après le grand incendie de la ville. Les travaux importants menés à la fin du XV^e siècle sont à attribuer alors à une destruction d'une grande partie de l'église par le feu vers 1485²³.

l'auteur avance, entre autres arguments, le fait que le quartier des Augustins n'a pas été touché par les destructions de maisons, la ligne de feu étant plus à l'Ouest, et que les inhumations se sont poursuivies dans l'église immédiatement après la catastrophe, comme en octobre de la même année pour la première relevée. L'auteur estime que les seules pertes subies par les Augustins sont d'ordre foncier et économique avec la disparition de plusieurs maisons proposées à la location par les religieux. Il envisage pourtant que plusieurs toitures, dont celle de l'église, aient pu être endommagées (P. SALIES, *Les Augustins...*, p. 119-123).

22. À ce stade de l'étude, il n'est pas possible de déterminer avec certitude qu'il s'agit là d'un élément de charpente antérieur à 1463. Seul le recours à la dendrochronologie permettrait de trancher.

23. AD Haute-Garonne, 127 H 2, bulles papales des 6 mars 1486 et 7 décembre 1487. Le document précise bien que les réparations à engager faisaient suite à un incendie, mais sans indiquer qu'il s'agissait de celui survenu en 1463. Ce n'est qu'à l'époque moderne, comme le montre l'écriture, qu'il a été écrit postérieurement que les indulgences avaient été accordées après les destructions de 1463.

L'aile orientale du couvent

La maçonnerie ouest venant buter sur celle de l'église, cette aile n'a visiblement pas été pensée en même temps que la construction de l'église. En effet, des clichés de S. Stym-Popper semblent indiquer que le remplage de la chapelle par laquelle on accédait à la sacristie était ajouré à l'origine avant d'être obturé ; ce qui laisse penser que, dans un premier temps, cette partie-là de l'église était libre de constructions immédiates.

Les trois salles qui forment cette aile du couvent ont été édifiées en deux temps. Un mur plus épais s'observe pour les deux premières côté église, tant à l'Ouest qu'à l'Est avec maçonnerie d'attente au Sud. La première faisait office de sacristie quand la seconde correspondait à une chapelle dédiée à Notre-Dame-de-Pitié, attestée dans un testament en 1372²⁴, qui servait également de salle capitulaire. La forte fréquentation du lieu par les laïcs a contraint les religieux à se doter d'un lieu spécifique destiné à leurs assemblées qu'ils ont fait construire contre l'ancienne²⁵. Depuis le XIX^e siècle, la chapelle Notre-Dame-de-Pitié a été datée des années 1370 par les écus armoriés de Louis d'Anjou, placés de chaque côté de l'entrée. L'apposition des armes du lieutenant général de Languedoc de 1365 à 1378 est sans doute à attribuer à un nouvel aménagement mené à l'occasion de la seule destination de l'espace en chapelle, une fois la salle capitulaire transférée à côté. Les travaux de la nouvelle salle de réunion des frères pourraient être situés dans le courant des années 1370-début 1380²⁶.

L'étude du bâti de cette partie du couvent est particulièrement complexe. Les résultats de l'analyse du mur oriental, caractérisé par une série de percements successifs, doivent être revus car ils sont, pour la chapelle Notre-Dame, en contradiction avec ceux de la fouille effectuée en 1976 et 1977, et par voie de conséquence avec certaines datations qui en découlent²⁷. En fonction des données actuelles, le chantier de la sacristie et de la chapelle/première salle capitulaire doit être compris entre vers 1335 et avant 1372 où la chapelle Notre-Dame est attestée à cet endroit-là.

24. P. SALIES, *Les Augustins...*, p. 92.

25. D. MILHAU, « Découvertes archéologiques... », p. 68-70.

26. Elle est modifiée plus tard à la fin du XV^e siècle avec, entre autres nouveaux aménagements, la mise en œuvre d'une voûte à liernes et tiercerons (D. MILHAU, *ibid.* ; D. MILHAU, *Le Couvent...*, p. 2).

27. D. MILHAU, « Découvertes archéologiques... », p. 63-80 et notamment p. 71-80.

Le cloître

La réalisation des galeries actuelles est documentée par un contrat du 19 août 1396 que passe l'entrepreneur Jean Maurin auprès du tailleur de pierre Géraud de Malegnan (*de Malenhano*) de Toulouse et une convention orale du même avec Pierre *de Bosano*, le 6 août 1397²⁸. Dans le premier, le lapicide s'engage à tailler les pierres provenant de Boussens pour confectionner les arcs, sur le modèle d'une galerie déjà faite – que les éléments du texte permettent de situer à l'Est – et pour le 24 juin suivant. La convention passée un an plus tard porte sur le même principe pour une autre galerie. Contrairement à ce que pensait Pierre Salies, le cloître n'a pas été monté en deux temps : mur bahut et colonnes de marbre au début du XIV^e siècle, puis la partie supérieure seulement dans les années 1390²⁹. Plusieurs éléments indiquent une exécution contemporaine de l'ensemble³⁰. La stylistique des sculptures des colonnes renvoie bien à la fin du siècle. La technique antique du dé carré – clavette traversante – servant à renforcer la maçonnerie au niveau des écoinçons s'observe pour les quatre galeries. Enfin, il semblerait logique de placer leur exécution une fois les bâtiments construits autour et élevés dans leurs dimensions définitives, comme l'aile orientale par exemple³¹. Le grand réfectoire, à l'Ouest, attesté en 1383, démoli en 1868, conserve une porte timbrée d'un écu de France à la moderne qui permet d'envisager un chantier de la grande salle vers 1375-1380³². Avant ces bâtiments définitifs, il faut envisager des constructions provisoires – en bois pour une partie du cloître ? – et des aménagements particuliers entrepris dans les maisons acquises avant de laisser place aux constructions définitives et dont parfois

certaines maçonneries ont été intégrées dans les nouveaux bâtiments³³.

Cet état des nouvelles recherches engagées sur le couvent des Augustins de Toulouse, sous le prisme d'une étude du bâti croisée aux données des sources manuscrites et littéraires, permet d'avoir une vision un peu différente de celle jusque-là proposée de l'élaboration du couvent et des chantiers des bâtiments qui le composent pour la période médiévale. Contrairement au scénario parfois avancé, plusieurs constructions, dans l'état qu'elles présentaient vers 1500, ont connu des tranches de travaux successives. Les perspectives de l'approfondissement des connaissances du chantier général du couvent entre les premières campagnes et le début du XVI^e siècle sont plus qu'encourageantes. Néanmoins, la tâche de reprise du dossier avec une révision complète des maçonneries anciennes est immense et ne pourra aboutir à un résultat satisfaisant que par la constitution d'un groupe de travail réunissant des chercheurs de disciplines et de secteurs différents. Tel est le nouveau programme à venir.



28. AD Haute-Garonne, 3E3112 (microfilm 2Mi1178), f° 33 v. Le contrat a été édité par Jean LESTRADE et Jean CONTRASTY, « Deux artistes toulousains du quatorzième siècle : Jacques et Jean Maurin », dans *Revue historique de Toulouse*, t. IX, n° 1, 1922, p. 19-20.

29. Son argumentation repose sur le fait que des inhumations sont signalées *in claustris* depuis au moins 1375, P. SALIES, *Les Augustins...*, p. 83 et 98.

30. D. Milhau avance également que la galerie orientale aurait été élevée vers 1341, peut-être par Jacques Maurin, et les suivantes sous la conduite de Jean Maurin en 1396-1397 (D. MILHAU, *Le Couvent...*, p. 2).

31. Lors des campagnes de modernisation et d'agrandissement des bâtiments conventuels menées vers 1300 aux Jacobins de Toulouse, les galeries du cloître actuel ont été élevées en dernier lieu (Maurice PRIN, *L'Ensemble conventuel des Jacobins de Toulouse*, Toulouse, les Amis des Archives de la Haute-Garonne, 2007, p. 244).

32. L'étude la plus récente sur cet élément du couvent est celle de Daniel CAZES, Maurice SCHELLÈS (collab.), « L'ancien réfectoire des Grands-Augustins de Toulouse, un monument que l'on ne sut conserver : données générales et observations archéologiques faites en 1980 », dans *MSAMF*, t. LXXIX, 2019, p. 101-117.

33. Cet usage est particulièrement bien visible au clocher et autour. Dans les combles sud, au niveau de l'aile orientale, a été conservé un mur, antérieur aux maçonneries environnantes, présentant une grande armoire murale. Plusieurs autres exemples de ce type peuvent encore être signalés, notamment au rez-de-chaussée du clocher. L'étude que Philippe Bernardi a consacrée au transfert *intramuros* des Clarisses d'Aix-en-Provence est tout aussi éclairante sur cette pratique de première implantation (Philippe BERNARDI, « Une construction entre urgence et planification. Le transfert en ville du couvent des clarisses d'Aix-en-Provence dans la deuxième moitié du XIV^e siècle », dans *Aedificare*, 2020, 1, n° 7, p. 110-118).

Anne-Laure NAPOLÉONE (hommages J.-L. Boudartchouk)

Introduction biographique

- 17 -

Philippe GARDES (hommages J.-L. Boudartchouk)

Toulouse des origines : de la déconstruction des mythes à la révélation archéologique

- 23 -

Daniel CAZES (hommages J.-L. Boudartchouk)

Jean-Luc Boudartchouk : autour de l'art wisigothique

- 25 -

Patrice CABAU (hommages J.-L. Boudartchouk)

À propos des deux manuscrits « clunisiens » des œuvres de Sidoine Apollinaire

- 29 -

Laurent MACÉ (hommages J.-L. Boudartchouk)

Des tours et des murs. L'emblématique de pierre des vicomtes de Murat (XIII^e siècle)

- 45 -

Anne-Laure NAPOLÉONE (hommages J.-L. Boudartchouk)

La famille Balène (XIV^e et XV^e siècles) et son palais figeacois

- 53 -

Valérie ROUSSET et Virginie CZERNIAK

L'église Saint-Pierre et Saint-Paul de Touloungues (commune de Villeneuve-d'Aveyron)

- 87 -

Gilles SÉRAPHIN

L'église abbatiale de Conques en questions

- 111 -

Gilles SÉRAPHIN

Pestilhac et les églises romanes de la moyenne vallée du Lot. La migration d'un éventail de formes architecturales du Bordelais au Quercy occidental

- 143 -

Bernard SOURNIA

Le chantier de Sainte-Marie de Bayonne (suite et fin)

- 165 -

Coralie MACHABERT

La restructuration des musées de la ville de Toulouse, 1946-1950

- 195 -

Henri PRADALIER

Une source stylistique du Maître de Cabestany

- 219 -

Gilles SÉRAPHIN

Chronologie des églises à files de coupes

- 226 -

Gilles SÉRAPHIN

L'église collégiale d'Herment et l'abbatiale de Saint-Amand-de-Coly : un cousinage architectural

- 234 -

Jacques DUBOIS

L'ensemble conventuel des Augustins de Toulouse : enquête de chronologie médiévale

- 238 -

Jacques DUBOIS

La reconstruction de l'église Saint-Pierre de Moissac à la fin du Moyen Âge

- 245 -

Laurent MACÉ

Guilheume de Paris, pelletier toulousain et dévot de Saint Jacques (d'après une inscription armoriée du XV^e siècle)

- 251 -

Sophie BROUQUET

Le Diable au couvent. Le monastère de Prouilhe au milieu du XV^e siècle

- 260 -

Bulletin de l'année académique 2022-2023

- 265 -